

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir: 40, rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sotol

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ron

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 60
Six mois	6 00	7 20
Un an	10 00	12 00

Numéro du jour \$ 0 01
ancien \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

La Journée.

C'est de réforme électorale qu'on a surtout parlé hier et ce matin. Inscrite au premier rang dans les clauses du pacte de paix, cette réforme reste aussi au premier plan dans les préoccupations des bons citoyens... peut-être aussi des mauvais... de ceux-ci parce qu'ils y voient la fin de leur règne si elle est sincère; de ceux-là parce qu'elle porte en elle le germe dont sortira splendide une nouvelle floraison de prospérité nationale.

Sauf la question présidentielle, il n'est pas de plus palpitant, et l'on ne saurait dire que celle-ci est plus importante, à tout prendre que celle-là.

Le mieux serait évidemment que les deux questions fussent résolues simultanément avec une même loyauté parfaite et sous l'inspiration d'un idéal unique de patriotisme. Il n'y aurait pas alors de conflit ultérieur à redouter entre le pays et son gouvernement. Mais quelle que soit la solution donnée au problème présidentiel, la réforme électorale, effectuée sur des bases d'équité, de raison et de suprême nécessité sociale, peut garantir l'avenir contre de nouvelles et plus redoutables perturbations.

C'est notre conviction qu'on ne reverra plus dans l'Uruguay le scandale d'une usurpation effrontée des droits de tous au profit d'une collectivité aussi méprisable qu'anticienne, et qui, de décadence en décadence, en était venue à se donner pour chef, approuvant tout au moins, ce néfaste et malheureux Idiario Borda, dont la fin tragique elle-même n'a pas suffi à donner une aurore, fut-elle fugitive, à sa mémoire.

Les énergies civiques sont sorties de leur léthargie, les ressorts de l'amour-propre national ont repris leur plein jeu. Toute tentative de restauration du régime abhorré qu'il soit le pays si longtemps soumis au double joug de la cupidité la plus effrénée et de l'imbécillité la plus invraisemblable, serait le signal d'un soulèvement général des hommes de tous les partis et de toutes les couleurs, et plus ni blancs ni rouges, ni nationaux ni étrangers. Un seul cri rallierait toutes les consciences également outragées, tous les intérêts également menacés, tous les droits également méconnus par l'impudence d'une bande de véritables malfaiteurs publics.

Et c'est pourquoi nous envisageons sans en être autrement troublés les solutions diverses qui peuvent être données au problème de Mars. Quel qu'il soit, le président alors nommé gouvernera avec le peuple et pour le peuple, non avec la collectivité chétive que l'on sait et pour elle, ou le ne gouvernera pas du tout. Il y a quelque chose de changé dans l'Uruguay, quoi qu'en disent les détracteurs qui tremblent d'être obligés de rendre gorge et qui espèrent retirer encore de leurs concubines et de leurs menées.

Le pays veut la paix, et il sait qu'elle est incompatible avec un gouvernement qui ne représenterait que la protection à des situations usurpées et qui ne serait lui-même que le fruit de la fraude et le protégé des fraudeurs.

Mais s'il est vrai que nous tenons pour impossible la restauration du *caudismo*, quelque forme qu'on essaie de lui donner, il n'en est pas moins certain aussi que la réforme électorale annoncée, préparée, solennellement promise, nous semble appelée à préserver l'avenir des secousses qui se produiraient fatalement si on laisse subsister les rouages fallacieux créés naguère pour substituer sans effort à la volonté des citoyens celle du grand chef de la collectivité.

Et c'est pourquoi nous ne pouvons que souhaiter qu'un accord sans retard la discussion de cette réforme et qu'on la réalise conformément aux vœux et aux espérances de tous ceux qui mettent l'intérêt général du pays au-dessus des misérables contingences des cupidités et des ambitions égoïstes.

LA MARINE MILITAIRE ITALIENNE

On sait les progrès de la marine militaire italienne qui n'existant pour ainsi dire pas, il y a trente ans et qui, aujourd'hui, possède, sinon le nombre, au moins les unités les plus

puissantes de l'Europe. Il n'y a pas bien longtemps encore l'Italie était obligée de demander les coques aux Anglais, les plaques de cuirassement au Creusot et les pièces d'artillerie à Saint-Etienne ou à Saint-Chamond. Voilà que par le développement donné à la marine militaire, le gouvernement du roi Humbert a su faire surgir, presque de toutes pièces, l'industrie de la construction navale. Et, là-bas, sur la pointe de la péninsule, en face de l'Etna, où la légende antique a placé les forges des Cyclopes, le grondement des lourds marteaux pilons répond à celui du Vésuve, dans un creux de la baie de Nyples. Les Italiens non seulement ne demandent plus rien aux autres nations, mais encore fournissent les marines militaires étrangères de l'Espagne et de la République Argentine.

Le journal *l'Italie* le constate en ces termes:

L'Italie vient d'augmenter sa flotte de «Ares», lancée dernièrement à Livourne, et se prépare à célébrer comme des fêtes de l'industrie et du patriotisme le lancement de l'«Emanuele-Filiberto», à Castellamare, et celui du «Giuseppe-Garibaldi», à Sestri-Poente.

Pour le «Giuseppe-Garibaldi», croiseur cuirassé que les chantiers maritimes de l'Ansaldo, de Nyples, ont construit pour le gouvernement italien, nous saurons que ces chantiers se proposent de renouveler le tour de force qu'ils ont fait une première fois pour le «Cristobal-Colon», acheté par l'Espagne. Malgré les retards apportés à la livraison de certaines pièces par les autres fournisseurs, le croiseur espagnol était prêt à prendre la mer et armé avant l'époque fixée par le contrat. L'ingénieur de l'Ansaldo Ansaldo chargé de l'armement des navires, le chevalier L. Patrini, battait ainsi le record détenu jusqu'alors par les chantiers anglais avec le «Nile».

C'est ce tour de force qui sera renouvelé par la maison Ansaldo, car le «Giuseppe-Garibaldi», qui sera lancé le 11 septembre devant une division de l'escadre italienne, sera armé et prêt à être livré le 1er janvier 1898. C'est à dire que pour armer et terminer un navire jaugeant 6,800 tonnes, muni de tous les aménagements perfectionnés et des plus récentes inventions de l'industrie navale au point de vue rapidité, électricité et balistique, cent huit jours suffiront après le lancement à la maison Ansaldo et à son ingénieur M. Patrini.

Et le journal italien ajoute non sans orgueil, en rendant hommage à Brin et Saint-Bon, deux Italiens de pure race sarde, c'est à dire de race éminemment française.

Le ministre, M. Brin, qui a tant fait pour notre marine de guerre, qui, avec Saint-Bon, a créé de toutes pièces, a dû sentir s'émouvoir son cœur de patriote quand il a vu son pays, jusqu'alors obligé de commander à l'étranger ses navires de guerre, devenir producteur à son tour et livrer successivement à Sestri Poente, le «Garibaldi» à la République Argentine, le «Cristobal-Colon» à l'Espagne et enfin donner à l'Italie le «Giuseppe Garibaldi».

Les Chemins de Fer allemands

La presse indépendante allemande, à laquelle n'ont pas craint de se joindre des feuilles semi-officielles telles que la *Gazette de Cologne* et le *Courrier de Hanovre*, vient d'ouvrir une campagne contre le ministère à propos de l'administration des chemins de fer de l'Etat prussien.

L'exploitation de ces lignes se trouve, paraît-il, dans des conditions si défavorables qu'il n'y a plus de sécurité pour les voyageurs. La statistique du seul mois de juillet dernier n'a pas relevé moins de 226 accidents où 60 personnes ont trouvé la mort, tandis que 151 étaient grièvement blessées.

En août, le bilan accuse des chiffres encore plus considérables, et depuis le 1er septembre, on a eu à enregistrer une moyenne variant de quatre à cinq accidents par jour.

Ces faits, si anormalement fréquents, sont mis au compte du surmenage extrême du petit personnel et du triste état du matériel roulant.

mie, quelques blessés des dernières colonnes évacués par les ambulances du fleuve, et des adolescents, petits «marsouins» que la fièvre torride de leur premier pas en Afrique.

C'était donc de délices navrantes en lesquels des gens, froids pourtant, criaient: «Maman!» avec des voix d'enfants. Il y avait aussi des rêves parlés ou passés de grands bœufs rous, paisibles sous le joug, et où s'en tendait le bruit mat des charnières ébranlant la glèbe léchée.

D'autre, dans un murmure chevrotant, échoyait des chaumières perchées en des creux de falaises et des horizons plats de landes que traversait, angoissée par l'attente une vieille Bretonne.

Plus loin, étaient des cauchemars tout pleins d'appels de naufragés, et au cours desquels des pauvres enfants de pêcheurs criaient leurs bras amaigris sur des avirons chimériques.

Des voix dolentes s'élevaient qui—dans le plus pur argot de Montmartre—regrettaient la butte natale et ses joyeux moulins. Ailleurs on délirait en bas-breton. Et la grande voix de la mer, dont l'écho venait mourir sur les sables maraîchers, berçait ces mille souffrances sans les endormir.

Soudain, à l'extrémité de la salle vibra le parler éternel, et en majesté tremblante le fanal oscilla. Mon cœur battit sous la vision rapide des garrigues où j'étais né et du clocher à l'ombre duquel j'avais grandi.

Oh! ce palais du terroir entendu dans un pays lointain; quelle puissance d'évocation ne possède-t-il pas sur l'âme et les sens de l'exilé!

Un instant j'oubliai que les souvenirs du

La presse allemande en rend responsable la déplorable parcimonie du ministère, qui a mis l'exploitation des réseaux sous un si dur régime fiscal qu'on n'a pas de quoi faire face aux exigences du service. On réclame du gouvernement qu'il cesse de sacrifier la sécurité du public voyageur à de mesquines préoccupations d'économies. L'appréciation nous le répétons, vient des journaux allemands, parmi lesquels on remarque ceux là mêmes qui sont favorables au ministère. Il faut donc que ces faits de mauvaise administration soient clairement démontrés. — J. P.

SÉDUCTION

Elle et lui se promènent côte à côte, sous la chaude caresse d'un beau soleil de printemps.

Mignonne, superbe, irrésistible. Elle tout mignonne, tout blanche, l'air tendre et ingénue.

Lui—Que tu es jolie, mignonne, que ton regard est doux! Comme toute ta petite personne est gracieuse! Comme tu marches gentiment et comme je t'aime!

Elle, s'arrêtant troublée.—Oh!

Lui.—Mais oui, j'aime. Ne veux-tu pas le croire? Et ne veux-tu pas m'aimer toi aussi? Ce serait si bon de nous aimer tous les deux à plein cœur, de nous baisser tout doucement à petits coups d'abord, puis plus fort, bien fort ensuite! Connais-tu le baiser? Connais-tu l'amour?

Elle dans un souflet.—L'amour! Lui se rapprochant.—L'amour! Oui l'amour. Répète-le. Tu dis si bien cela! C'est si doux de l'entendre dire gentiment l'amour! Répète ma chérie.

Elle légèrement coquette.—L'amour! Le nom est joli.

Lui s'enflammant.—Oui, joli n'est-ce pas? Et si tu savais, combien délicieux! N'en veux-tu pas goûter? C'est le temps de l'amour; tu ne savais pas?

Dès que le soleil blondit et que ses rayons, comme des flèches brillantes, pénètrent tous les étres, c'est le signal, vois-tu, tout s'aime, tout procède, rien n'échappe à cette loi. Toi même ne sens-tu pas comme une coulée tiède qui s'étend en toi et te laisse toute vibrante, vaguement heureuse?

Elle alanguie, rêveuse.—Oui, c'est bien cela. Et je me sens alors meilleure, plus indulgente aux autres et à moi-même.

Lui méphistophélique.—Et maintenant, tiens, maintenant, qu'est-ce que tu veux? Ce léger battement de tes pupilles si ce n'est la manifestation d'une vie trop intense qui appelle l'étreinte et veut se fondre en une autre vie.

Ecoute et regarde tout autour de toi: ce n'est qu'amour, desirs, jouissances. Vois-tu là-bas ces arbres?

Vois-tu comme les branches s'abaissent vers le tronc d'un mouvement lent et voluptueux? Vois-tu comme les feuilles frémissantes se cherchent, se froissent? C'est le biser. Regarde tout près de nous, sur la toit, cette troupe de babillards se poursuivant, se becquetant. Ecoute ce qu'ils disent:

«Ils rient leur bonheur, ils chantent le soleil, ils glorifient l'amour».

Ecoute ce susurrement léger, si amoureux, si doucement doux; c'est le soupire heureux de la brise printanière qui brise tout sur son passage et dont le baiser confient l'ivresse qui tout imprègne. Ecoute bien ce qu'elle te dira la douce brise.

Ecoute et crois-la; elle ne te donnera que de sages conseils. Elle te dira: Tu es belle tu es douce, tu es blanche et tu ne connais pas l'amour (faisant la roue) Celui-là est jeune et ardent, il est beau, ses plumes sombres luisent au soleil qui les fait bellement chauffer. Pourquoi le Créateur lui a-t-il donné toutes ces choses si ce n'est pour qu'il l'en fasse l'homme?

Il tourne autour d'elle et l'encense.—Et je te le fais bien humblement cet hommage de tout moi; je mets à tes pieds roses ma splendeur de mâle, je te révere, je l'adore, je te désire. C'est la sienne des nids, il me faut ta blancheur colombale et de nous sortira

pays s'enveloppaient d'une bouche brûlée par la fièvre, et avec une émotion infiniment triste, mais infiniment douce, j'écouai

C'était un pâtre de ma vallée natale, et son village n'était pas très éloigné du mien. Aussi, pas un coin de montagne, pas un ravin, un ruisseau ou vagabondait son délire qui ne me fût connu. En chacun de ces noms sortant avec un rôle de sa large poitrine, tenait un lambeau de ma vie d'enfant.

Consumé par son mal, il disait les aurores humides du printemps qui mettent une perle au bout de chaque feuille, au fond de chaque fleur, et les chansons des alouettes qui le saluent au passage quand il grimpe sur l'Escandorgue; puis les mille arides de juillet où, en les combes ombreuses, sous la feuille large et le tronc lisse des figuiers, il trouvait une source fraîche pour lui, et pour ses ovaies une herbe verte et tendre, tandis qu'à ses pieds, sous le ciel embrasé, les moissonneurs faisaient des taches noires dans la blondeur des blés; c'était ensuite sa descente au crépuscule, pressant ses chèvres accrochées aux cythys pendant que les sonnaillies du bélier retentissaient dans la ravine et que, des clochers de Brénas, de Salice et d'Occon, l'Angelus emplissait la vallée. Enfin, il s'attardait aux nuits sereines du Larzac alors que, parqués les troupeaux, pasteurs et «épilards» s'assemblaient autour d'un feu clair de genêts pour contempler les étoiles et se chuchoter d's histoires qui les tenaient frissonnants jusqu'à l'aube.

Parfois il appelait son chien, et sa main caresse, quelque peu affaiblie par le mal, passait et repassait sur ses draps ainsi que sur une loison...

de tendres petits jolis et blancs comme toi, ou sombres et chatoyants comme moi. Comprends-tu? Viens; donne ton joli bas rose que je le baise. Viens, j'aimerais et tu m'aimeras.

Elle frémissante et indécise.—Je veux bien, mais...

Lui triomphateur et toujours faisant la roue.—Viens donc, alors. Pourquoi t'éloignes-tu? Que crains-tu? N'es-tu pas heureuse d'être aimée, de voir admirer ta beauté? Regarde-moi donc. N'ai-je pas fier mine et veux-tu m'être plus beau cavalier? Allons, ma belle, il faut m'aimer, car moi je t'aime et te veux pour femme. Viens, ma colombine, viens goûter mes baisers. Ils sont, tu le verras, plus doux que la rosée du matin, plus brillants que le soleil du milieu du jour. Tu t'es ailles, tout ton petit corps frémit, de désir, tu inclines ta mignonne tête, tes pupilles, trop lourdes, voient ton regard troublé. Tu veux bien, dis?

Il s'approche d'elle, et elle ne s'éloigne plus, et elle laisse prendre sans résistance son fin bec rose.

Lui transporté.—Qu'il est tendre ce joli bec! Comme je t'aime, ma jolie! Longtemps, oui, vois-tu, bien longtemps, je t'aimerai. Nous ne nous quitterons plus; tu seras ma compagne, ma femme, mon amour. Je te protégerai et tu me suivras partout où j'irai.

Te me seras-tu fidèle et te comblerai d'ineffables caresses. J'aurai pour moi seul ta beauté immaculée et donnerai en échange mes amoureuses ardeurs. Mignonne, mignonne viens nous aimer. Oh! tu le veux, je le sens! Un instant après. Elle toute ébouriffée, encore émue et tremblante du mystère dévoilé, reste là immobile, semblant un gros flocon de neige en train de fondre au soleil; les yeux mi-clos dans l'attente, peut-être, de nouvelles caresses, d'un baiser reconnaissant, d'un mot d'amour ou de promesse.

Lui se lève et se penche au-dessus d'elle, rapide, redresse fièrement le col, puis s'en va sans la voir.

Gavroche.

Le prestige de l'Uniforme

Lorsque, pour les Etats voisins, il déserte son honneur, et va voir les rois ses cousins, Notre ennemi Guillaume.

Emporte généralement En des mille énormes, Un formidable assortiment De coquets uniformes:

Tuniques de toutes couleurs, De tout poil, de tout grade, De toute arme et toute valeur. Et de tout parade;

Amplex, cabans, spencers étroits Et pourpres solennels, Plais écosais, dolmans hongrois Et grecques fustanelles;

Sabres, cuirasses, haultiers, Bonnets à poils et casques, Schapskas, képis, Shakos, lauriers, Fez turcs et bérets basques.

Il peut de la sorte changer D'habit et de coiffure, Selon qu'il change d'étranger, De villégiature;

Il les adopte, tour à tour, C'est la façon piratante Dont il fait au peuple sa cour Chez lequel il fréquente.

Il a, d'ailleurs, pourquoi nier! La taille accommodante: Tantôt il est carabinier, Dans la patrie, ô Dantel

Tantôt lieutenant de lanciers Dans les dragons bulgares, Capitaine de cuirassiers Chez messieurs les Tartares;

J'écartai un pan de la mousquinière et, élevant le fanal, je lus sa feuille d'entrée:

«20 régiment d'infanterie de marine.—10 bataillon.—30 compagnie.—Etienne-Fulcran Crébassat, soldat de 3^e classe.—Un mois de séjour dans la colonie, Fièvre paludéenne.

C'était tout. Etienne-Fulcran Crébassat comme ce nom sentait bien sa garrigue! Il s'en exhalait pour moi une senteur de genévrier, la forte odeur des bergeries.

Il était entré de ce jour, et c'est pourquoi je ne l'avais pas remarqué. Je le dévisageai avec le vague espoir de reconnaître une figure jadis entrevue. Grosso modo carré, chœux dur empâté sur le front, traits heurtés que la fièvre accusait encore, machoires vigoureuses et taches de rousseur jetées ainsi qu'une poignée de son sur cette face plate; ja mais pâtre du mon pays ne présentait plus accompli le type cévenol.

La fleur de ma lampemait un frisson sur ses paupières; il y eut un arrêt brusque en son murmure défilant et il ouvrit les yeux.

Alors, très bas: —«Eh bien! Crébassat, comment ça va?» Il ne me regarda même pas et répondit: —«J'ai soif.» Je lui donnai à boire et sortis.

II

MARION PARFUM SES LETTRES AUX GENETS

L'Innocent, ainsi l'appelaient ses camarades, marcouins, artilleurs et mathurins en traitement dans la même salle. Quand il fut

La veille, colonel roumain Un grenadier valaque, Vous le trouvez, le lendemain, Général de Cosaques;

On l'a vu tour à tour plongeur Artiller en Serbie... Artilleur belge et voltigeur Au sein de l'Arabie...

Qui sait même s'il ne fut pas Cantinière en Espagne?... Qu'il aille au Congo de ce pas, Il sortira son pique;

Sans doute, il adopterait Chez son cousin du Chine Une note qui tomberait Le long de son échine. En Suisse, va-t-il dégoûter Son Altesse sa cuisse, Vous le voyez tât respindir En grand amiral suisse. Le grand amiral suisse.

Hientient pour les us locaux: En Perse, il est satrape; Dans les Etats pontificaux, Grand moutardier du pape!

Mais qu'il soit cuirassé de fer, Sanglé d'une lunette, Quoi qu'il fasse, il a toujours l'air D'être dans la musique.

Raoul.

OH! MONSIEUR

Honni soit qui mal nous pince! Le scandale, un tout petit scandale mais piquant, est d'hier.

Heureusement, des agents survinrent à point, amenant au commissariat un petit vieux, le visage rasé, les cheveux collés aux tempes, vêtu d'une longue redingote noire, et qui gesticulait, gesticulait, en brandissant son rillard.

Quo s'était-il passé? Nous allons le savoir par le petit monsieur qui, à la question du commissaire: «Vous vous livrez, paraît-il, à des attachements sur les femmes?» se justifia à mi voix, les paupières baissées, le geste onctueux:

«Voyons, dit-il avec douceur, monsieur le commissaire... mon caractère... mes mœurs... sur mon âme et conscience, c'est, sinon une calomnie indigne, du moins l'erreur la plus inqualifiable... Certainement, tout le monde peut se tromper; mais ce brave agent voudra bien reconnaître, je l'espère, que je n'ai fait au une résistance pour le suivre. Est-ce là le fait d'une âme qui se sent coupable?

—Qu'il mais avec-vous pincé? —Je suis célibataire... Tous mes voisins, ma concierge, tout le monde vous dira que je n'ai jamais reçu une femme chez moi. Mes habitudes sont pures, monsieur le commissaire... Je ne joue point... je ne vais point au café... Une vieille domestique pour faire mon service... et c'est tout... Sainte et innocente fille, hélas! qui a fermé les yeux de ma mère à ses derniers moments...

—Enfin, avec-vous pincé? —Sous chef de bureau... inébranlablement attaché aux institutions que le pays s'est librement données... Et je me sois laissé aller à un acte que je suis le premier à réprover avec toute l'énergie de mon indignation!

—Avez-vous pincé? —Je serais de mon travail. Comme vous le savez, il pleuvait, et j'aperçus cette dame — pourquoi faut-il que mes yeux se soient portés de ce côté—qui choisissait des pêches devant une voiture des quatre saisons. Elle se mit à dire au marchand assez haut pour que je l'entendisse:

«Et moi qui ai laissé mon en cas à la maison!»

Je crus que c'était une façon de m'inviter à la protéger de mon parapluie. Je pouvais le laisser se mouiller sans lui offrir mon aide? La charité même nous ordonne de nous en empêcher.

en convalescence, il n'y eut pas une brimade, pas une vexation qu'on ne lui fit subir dans le morne désenchantement de l'hôpital. Aujourd'hui un «ascari» lui buvait sa tisane, le lendemain un autre nouait ses draps par le milieu, et telle était en effet si simple que, à tous ces mauvais traitements, il répondait par un bon rire et de naïfs propos.

J'intervins énergiquement dès que j'aperçus la chose, et quand on le sut protégé du major, on le laissa tranquille. Nous fumes bientôt bons amis.

Il ne savait ni lire ni écrire, s'exprimait péniblement en français, savait en langue d'oc maintes légendes curieuses, le nom des plantes qui guérissent, connaissait le moyen de mener à maturité les panaris, et bien d'autres secrets ou formules mystérieuses qu'il tenait des vieux bergers du Salgon.

Né de mère inconnue, dans les solitudes des combes où il n'avait jamais quittées, il gardait dans son geste timide, en toute sa personne rétractée, un peu de l'ahurissement en lequel le plongèrent les villes traversées pour se rendre à son port, et l'épouvantement de la mer se lisait encore en ses prunelles où ne s'étaient jusque-là reflétés que des ravins et des collines.

Il m'arrivait—aux heures de visites—de m'arrêter plus longtemps à son lit, et de lui adresser quelques mots dans le patois de nos montagnes; sa bonne figure s'épanouissait, et un tremblement de plaisir faisait claquer ses mâchoires.

Un dimanche matin—le paquebot de France étant en rade—le vague sembla acheter de distribuer le courrier et Crébassat m'arrêta comme je traversais la veranda du hall

Je m'approchai donc de cette dame,—oh! très respectueusement!—et je tins mon parapluie au-dessus de sa tête.

Il se pencha, dans ce mouvement, mais main ait effleuré sa personne, ou quo je me sois entortillé dans sa jupe.

Elle poussa un cri: «Oh! le sale individu!»

Moi! monsieur le commissaire... c'était de moi qu'elle parlait... Ah! qui pourrait soutenir qu'un geste trop précipité ou mal dirigé n'ait pu approcher un endroit que la morale condamne?... Je sais trop combien un moment d'inattention...

On ne l'a pas laissé achever ces chastes euphémismes et il sera poursuivi pour attentat aux mœurs, ce qui ne va pas peu ternir la pureté de ses sentiments!

NOS ÉCHOS

Avis.

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous prions nos abonnés de la campagne dont l'abonnement trimestriel finit au 30 octobre prochain, de nous en envoyer sans retard le montant.

Divers.

—Le 30. Bataillon de Chasseurs est rentré hier [soir à Montevideo sous les ordres] de son nouveau Chef, le colonel Martin Soubeyran.

—Conformément aux conclusions du Ministère public, le juge du crime, M. Montaña a refusé la mise en liberté d'Almeida, réclamée par son défenseur.

—A 210.000 piastres s'élève la liquidation des sommes à payer aux Compagnies de Chemins de fer garantie, pour le 3^e trimestre. Le paiement, en sera ordonné demain à M. M. Glyn Mill Currie et Cie.

—On parle d'une réclamation de 80.000 piastres dirigée, pour Commissions dues, contre Porteria et Gio, par un *influent*. La chose s'arrangera, croyez-vous. Ce serait trop instructif pour la galerie, si ça ne s'arrangeait pas.

Diabolique.

Madame de Z... avait été pendant tout son mariage la plus malheureuse des femmes, en butte à de p. réprouvées scènes de jalousie, à des menaces de divorce de la part d'un vieil époux que haïssait la monomanie du «couage». L'insupportable bonhomme rendit enfin son âme acariâtre à Dieu et, comme il l'avait exigé dans son testament, madame de Z... le livra aux douceurs du four crématoire dont Talmey fit un jour une description si hallucinante. Et savez-vous ce que la jolice veuve—qui séparait maintenant le temps perdu et met en amour les bouchées doubles—à fait des cendres de son fiancé?

Elle en saupoudre les lettres passionnées qu'elle adresse à ses amis et les parcelles du défunt serrent à baisers les *Je t'aime à la folie* et les *mon nulle* où la plume s'appuya un peu trop fort sur le papier.

Casse-tête.

M. Lamerre a épousé mademoiselle Lepère; de ce mariage est né un fils qui est devenu le maître de sa commune.

M

ronc, lui faire faire un tour entier. Une verbe-
rale, la septième, s'était détachée; il avait
ainsi coupé les fibres. Cette horrible besogne
terminée, il avait pris la tête, l'avait envelop-
pée dans son mouchoir et était remonté chez
lui.

Il allait se recoucher lorsque l'idée lui
vint venue, que le corps, dans cette petite
cave, « aurait froid ». Et il était descendu,
avait transporté le cadavre sans tête de
son trou dans une autre cave plus chaude, tout
à fond!

— Le pauvre diable aurait eu trop froid
tout nu dans cette cave abandonnée, nous
dit-il avec une sentimentalité étrange.

Pendant ce second voyage, plus horrible
que le premier, s'il est possible, il tomba avec
corps deux fois Quel affreux chemin de
voix avait descendu cet assassin!

Le lendemain matin, lundi, il enveloppa la
tête dans le gilet de flanelle de la victime et
la porta dans les latrines publiques, si-
tuées sur la berge de la Seine, quai Hen-
ry.

Mais cette tête était trop grosse et ne pouvait
passer dans la lunette de cette tête, car un

compartiment réservé, où les balayeurs
de service sanitaire remettent leurs balais et leurs
seaux et où les agents la trouveront sur mo-
dication.

Il fallait entendre cet homme raconter sa
funèbre promenade à la cave, ayant sur l'épaule
le cadavre qui lui échappait, tombant et
roulant jusqu'au bas des escaliers!

— J'avoue que, lorsque je l'entendis faire ce
récit, je doutai qu'il eût toutes ses raisons.

On reconstitua le passé de cette brute doc-
te. On se retrouva maintenant dans tous les
ouvrages de psychologie criminelle. VÉRITABLE
sallyro, Vaubourg avait débuté dans l'enfance
par un inceste; au régime, mauvais sal-
et déserteur, il avait été accusé d'avoir assassiné
siné et violé une fille dans un bois; faute de
preuve, on l'acquitta de ce crime; mais on le
voilà déserteur au pénitencier d'Oran; et
il se fit encore remarquer par ses mœurs in-
vrouable.

Il suivit.